

ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

**Revue semestrielle. Volume 17, N°2 – Juillet 2025
Lomé – Togo**

Directeur de publication	: Pr Komla Messan NUBUKPO
Coordinateurs de rédaction	: Pr Kodjo AFAGLA : Dr Litinmé K. M. MOLLEY, M.C.
Secrétariat	: Dr Ebony Kpalambo AGBOH, M.C. : Dr Isidore K. E. GUELLY

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président : Pr Martin Dossou GBENOUGA (Togo)

Membres :

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Kazaro TASSOU
- Pr Ataféï PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

<https://particip-action.com/> -- participaction1@gmail.com

Particip'Action © 2009 by Professor Komla M. Nubukpo is licensed under CC BY 4.0

Indexation SJIF 2025 : 3.66

ISSN 2071–1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE DE *PARTICIP'ACTION*

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

1.1 Soumission d'un article

La Revue *Particip'Action* reçoit les projets de publication par voie électronique. Ceci permet de réduire les coûts d'opération et d'accélérer le processus de réception, de traitement et de mise en ligne de la revue. Les articles doivent être soumis à l'adresse suivante (ou conjointement) : participaction1@gmail.com

1.2 L'originalité des articles

La revue publie des articles qui ne sont pas encore publiés ou diffusés. Le contenu des articles ne doit pas porter atteinte à la vie privée d'une personne physique ou morale. Nous encourageons une démarche éthique et le professionnalisme chez les auteurs.

1.3 Recommandations aux auteurs

L'auteur d'un article est tenu de présenter son texte dans un seul document et en respectant les critères suivants :

Titre de l'article (obligatoire)

Un titre qui indique clairement le sujet de l'article, n'excédant pas 25 mots.

Nom de l'auteur (obligatoire)

Le prénom et le nom de ou des auteurs (es)

Présentation de l'auteur (obligatoire en notes de bas de page)

Une courte présentation en note de bas de page des auteurs (es) ne devant pas dépasser 100 mots par auteur. On doit y retrouver obligatoirement le nom de l'auteur, le nom de l'institution d'origine, le statut professionnel et l'organisation dont il relève, et enfin, les adresses de courrier électronique du ou des auteurs. L'auteur peut aussi énumérer ses principaux champs de recherche et ses principales publications. La revue ne s'engage toutefois pas à diffuser tous ces éléments.

Résumé de l'article (obligatoire)

Un résumé de l'article ne doit pas dépasser 160 mots. Le résumé doit être à la fois en français et en anglais (police Times new roman, taille 12, interligne 1,15).

Mots clés (obligatoire)

Une liste de cinq mots clés maximum décrivant l'objet de l'article.

Corpus de l'article

-La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

-La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale :

Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain :

Titre,

Prénom et Nom de l'auteur,

Institution d'attache, adresse électronique (note de bas de page),

Résumé en français. Mots-clés, Abstract, Keywords,

Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Par exemple : Les articles conformes aux normes de présentation, doivent contenir les rubriques suivantes : introduction, problématique de l'étude, méthodologie adoptée, résultats de la recherche, perspectives pour recherche, conclusions, références bibliographiques.

Tout l'article ne doit dépasser 17 pages,

Police Times new roman, taille 12 et interligne 1,5 (maximum 30 000 mots). La revue *Particip'Action* permet l'usage de notes de bas de page pour ajouter des précisions au texte. Mais afin de ne pas alourdir la lecture et d'aller à l'essentiel, il est recommandé de **faire le moins possible usage des notes (10 notes de bas de page au maximum par article).**

- A l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, les articulations d'un article doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (**exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2. ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.**).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point. Insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page.

Les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir chacun(e) un titre.

Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

Les références de citations sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées). Exemples :

- En effet, le but poursuivi par **M. Ascher (1998, p. 223)**, est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Pour les articles de deux ou trois auteurs, noter les initiales des prénoms, les noms et suivis de l'année (J. Batee et D. Maate, 2004 ou K. Moote, A. Pooul et E. Polim, 2000). Pour les articles ou ouvrages collectifs de plus de trois auteurs noter les initiales des prénoms, le nom du premier auteur et la mention "et al" (F. Loom et al, 2003). Lorsque plusieurs références sont utilisées pour la même information, celles-ci doivent être mises en ordre chronologique (R. Gool, 1998 et M. Goti, 2006).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Références bibliographiques (obligatoire)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif.

Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2nde éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Il convient de prêter une attention particulière à la qualité de l'expression. Le Comité scientifique de la revue se réserve le droit de réviser les textes, de demander des modifications (mineures ou majeures) ou de rejeter l'article de manière définitive ou provisoire (si des corrections majeures doivent préalablement y être apportées). L'auteur est consulté préalablement à la diffusion de son article lorsque le Comité scientifique apporte des modifications. Si les corrections ne sont pas prises en compte par l'auteur, la direction de la revue *Particip'Action* se donne le droit de ne pas publier l'article.

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, Le Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, Le Harmattan.

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de **55.000** francs CFA (soit **84 euros** ou **110** dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste : **Fluidité identitaire et construction du changement : approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. La transgression de l'espace dans *le piège à conviction* de Jeannette Ahonsou
Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE & Nadiya OURO-KPASSOUA.....9
2. Race, Class and Interculturalism in Monica Ali's *Love Marriage*
Ouana Alassane SEKONGO, Mamadou OUATTARA, Ollo Desiré HIEN & Vamara KONE.....27
3. Rethinking the African American Anti-Racism Struggle in the Light of Ralph Ellison's *Invisible Man*
Michel PODA, Harrouna MALGOUBRI, Aouia BADJOU & Kodjo AFAGLA49
4. Disintegrating Migrants: A Reading of Adichie's *Americanah*
Youssifou OURO-KOURA & Simon KOSSAGLO.....77
5. Articulating Confinement: The Transformation of Silence into Poetic Testimony in *Gathering Seaweed: African Prison Writing* by Jack Mapanje
Evrard AMOI.....105

LINGUISTIQUE

6. Evolution historique de la langue et simplification linguistique : vers une réduction de la pensée
Ayouba LAWANI, Oba-Nsola Agnila Léonard Clément BABALOLA, Mahougbe Abraham OLOU123

PHILOSOPHIE & SCIENCES SOCIALES

7. Logiques socio-anthropologiques de l'animation nocturne des marchés au sud du Togo
Komitse Mawufemo ZOYIKPO & Komivi BOKO.....151

**EVOLUTION HISTORIQUE DE LA LANGUE ET SIMPLIFICATION
LINGUISTIQUE : VERS UNE REDUCTION DE LA PENSEE**

Ayouba LAWANI*

Oba-Nsola Agnila Léonard Clément BABALOLA*

Mahougbé Abraham OLOU*

Résumé

Cet article explore les périls insidieux que font peser les évolutions historiques et les simplifications linguistiques sur la pensée critique et la liberté individuelle. La disparition progressive de certaines subtilités grammaticales, la généralisation du tutoiement et la disparition des formes de politesse érodent la capacité humaine à formuler des raisonnements complexes et à exprimer des émotions subtiles. L'objectif de l'article est de démontrer que la langue, dans sa richesse et sa complexité, joue un rôle crucial dans la construction de la pensée critique et de la liberté. La méthodologie utilisée inclut une approche comparative et une réflexion philosophique fondée sur la théorie des idéologies réorientée par John B. Thompson (1987). Les principaux résultats indiquent que la simplification du langage entraîne non seulement un appauvrissement de la pensée, mais facilite également la pénétration des idéologies dominantes. Face à un tel tableau, une éducation linguistique plus exigeante devient un acte de résistance éthique et un moyen de préserver la liberté de penser.

Mots-clés: langue, évolution, simplification, pensée, liberté intellectuelle.

Abstract

This article delves into the subtle but serious dangers that historical changes and the simplification of language pose to critical thinking and individual freedom. As certain grammatical nuances fade away, and informal speech like widespread use of "you" replaces traditional politeness forms, our ability to craft complex arguments and express delicate emotions quietly erodes. The goal here is to show that language - in all its richness and complexity - plays a vital role in shaping how we think critically and experience freedom. Using a comparative approach combined with philosophical reflection grounded in John B. Thompson's (1987) theory of ideologies, the article reveals that simplifying language not only

* Université de Parakou, Bénin ; E-mail : : lawaniayouba84@gmail.com

* Université de Parakou, Bénin ; E-mail : obanshola@yahoo.fr

* Université d'Abomey-Calavi, Bénin ; E-mail : olouabram@gmail.com

impoverishes thought but also opens the door wider for dominant ideologies to take hold. In light of this, fostering a deeper, more rigorous linguistic education becomes an ethical act of resistance - a necessary step to protect the freedom to think for ourselves.

Keywords: Language, evolution, simplification, thought, intellectual freedom.

Introduction

L'évolution de la langue française au fil des siècles a toujours été un témoin privilégié des transformations sociales, culturelles et politiques. À travers l'histoire, le langage s'est adapté aux réalités d'un monde en perpétuelle mutation, et avec lui, les règles de progressive conjugaison, les mots, et les structures grammaticales. Toutefois, ces changements ne sont pas toujours synonymes de progrès. Aujourd'hui, nous assistons à une simplification du système linguistique français qui s'accompagne de la disparition de certains temps de conjugaison, de mots, et même de constructions grammaticales entières. M. J. Silva (2005, p. 230) affirme que le français actuel est nettement marqué par la quête de la régularité et de la simplification, conduisant logiquement les locuteurs « à utiliser des moules formels relevant du facile, du moins coûteux... », comme dans le cas de « l'occurrence abusive de *on* » à tous les niveaux ou registres de langues. Le résultat de cette simplification comme le fait constater P. Thibault (1991, p.79) est que la langue est réduite et comporte moins de distinction qu'à l'état initial. La question qui se pose alors est la suivante : cette évolution de la langue, si elle semble répondre à un besoin de clarté et d'efficacité, ne risque-t-elle pas de limiter notre capacité à penser et à exprimer des idées complexes ? Cette question a certes déjà obtenu des réponses de la part de penseurs qui font figure d'autorité en la matière, mais dans un contexte béninois où la langue française n'est pas la langue maternelle avec les difficultés qui vont avec, la simplification pourrait avoir des conséquences

profondes sur la manière dont nous concevons le monde et notre place dans celui-ci. L. Fedi mettant ce phénomène en évidence, a conclu que : « L'adaptation du langage aux évolutions de la société restreint le champ des possibilités d'expression pertinentes et oriente tendancieusement les usages de la langue en les maintenant dans les cadres d'un paradigme » (2013, p. 92). En effet, la disparition progressive des nuances verbales, des formes de conjugaison complexes, ou encore des mots qui marquent des distinctions subtiles entre les individus, semble indiquer un appauvrissement de notre capacité à saisir la temporalité et à exprimer des émotions. Cette évolution linguistique pourrait ainsi entraîner une réduction de la pensée critique, car il n'est pas de pensée sans mots, et il n'est pas de pensée complexe sans une langue suffisamment riche pour la contenir. Cette problématique s'inscrit dans un contexte plus large de simplification de la langue, qui est souvent perçue comme une réponse à des besoins pratiques et immédiats. La question que nous abordons ici est celle des liens entre la simplification du langage et la réduction de notre capacité à penser de manière complexe et critique. Est-ce que cette tendance vers une langue plus simple ne serait pas, paradoxalement, un frein à la liberté de pensée et à l'expression des émotions ? L'hypothèse que nous souhaitons explorer est que la simplification du langage, loin de faciliter la communication, risque de rendre plus difficile la construction de raisonnements nuancés et la formulation d'idées complexes. Dans cette perspective, il est essentiel de se demander pourquoi la richesse linguistique reste un enjeu majeur pour notre pensée.

Cet article s'est articulé autour de plusieurs grands axes. Tout d'abord, nous avons exploré comment la disparition des temps verbaux, comme le subjonctif imparfait, ou la simplification de la conjugaison au futur, reflètent une évolution de la langue qui peut limiter la capacité à exprimer des projections dans le temps, des hypothèses ou des nuances

subtiles. Nous avons également analysé les conséquences de cette évolution sur la pensée humaine. Ensuite, nous avons examiné d'autres aspects de cette simplification linguistique, à savoir la généralisation du tutoiement, la disparition de la ponctuation et des majuscules, ainsi que l'abolition de certains mots et distinctions. Ces pratiques semblent relever d'un même mouvement qui, sous prétexte de modernité ou de simplification, supprime des éléments du langage que certains considèrent comme porteurs de significations profondes. Nous avons également porté notre attention sur l'idée que sans mots pour exprimer nos idées, notre capacité à formuler des raisonnements ou à réfléchir à des problèmes complexes est gravement entravée. Enfin, pour conclure cet article, nous avons proposé une réflexion sur la nécessité de préserver la richesse du langage, notamment à travers l'éducation.

1. Les temps de conjugaison : entre disparition et simplification

1.1. La perte des temps verbaux

Au fil des décennies, le français courant (oral et écrit) a connu une simplification progressive de sa conjugaison, entraînant la disparition de certains temps verbaux pourtant riches de significations et de nuances. Parmi ceux-ci, le subjonctif imparfait, le passé simple, et certaines formes composées du futur disparaissent peu à peu des discours courants. Par exemple, il est de moins en moins courant de rencontrer une phrase comme "Si j'eusse su, j'eusse agi différemment", et le subjonctif imparfait semble appartenir à un passé révolu. De même, l'usage du passé simple, autrefois omniprésent dans les récits et la narration littéraire, est désormais limité à une poignée de contextes littéraires ou formels. À la place, nous privilégions des formes plus simples et immédiates, comme le subjonctif présent ou le passé composé. Comme le souligne M. Bourin (2018, p. 74) :

La disparition progressive du passé simple et du subjonctif imparfait dans la langue courante marque une simplification grammaticale qui réduit la richesse expressive et la capacité à nuancer les temporalités. Ces formes verbales, aujourd'hui reléguées à un usage littéraire ou formel, étaient essentielles pour articuler des distinctions fines dans le récit et la condition hypothétique. Leur perte contribue à appauvrir le vocabulaire temporel et, par conséquent, la complexité des idées que la langue peut véhiculer.

Cette évolution de la conjugaison, qui pourrait sembler, à première vue, un moyen de rendre le discours plus fluide et compréhensible, a néanmoins des implications profondes sur la manière dont nous construisons notre langage et nos idées. La disparition de ces temps verbaux, qui permettaient de marquer une temporalité complexe, n'est pas qu'une simplification grammaticale ; c'est aussi un appauvrissement du vocabulaire temporel. Le subjonctif imparfait, par exemple, était utilisé pour exprimer une hypothèse ou une condition dans un passé qui n'avait pas été réalisé — une nuance qui permettait de faire des hypothèses plus riches et de projeter la pensée dans des univers plus complexes. De même, le passé simple permettait de distinguer un fait qui appartient pleinement au passé, avec une certaine distance, d'un fait qui appartient au présent ou au futur proche, offrant une structure narrative plus précise.

Or, si cette simplification rend le discours plus direct, plus "efficace" dans une communication rapide, elle tend aussi à réduire la capacité d'énoncer des idées subtiles et de naviguer dans des temporalités différentes. Aujourd'hui, avec des formes plus accessibles mais moins riches en significations, il devient plus difficile de nuancer ou d'approfondir un propos, et cette perte de finesse dans la conjugaison peut influencer la profondeur du raisonnement et des argumentations. En somme, si la simplification grammaticale offre une certaine clarté immédiate, elle appauvrit aussi le champ des possibles pour ceux qui veulent exprimer des

pensées plus complexes et des projections dans un passé ou un futur hypothétique.

1.2. Conséquences sur la pensée

L'incapacité à utiliser ces temps verbaux plus complexes pour exprimer des nuances de temps n'est pas qu'une question de forme grammaticale ; elle touche en réalité la manière dont nous concevons et structurons notre pensée. En psychologie cognitive et en linguistique il est largement admis que la langue façonne la pensée : « La langue n'est pas seulement un outil de communication, mais un cadre structurant de la pensée. Lorsque les formes linguistiques, notamment verbales, se simplifient et perdent en diversité, les capacités cognitives liées à la manipulation d'hypothèses, de nuances et de temporalités complexes sont nécessairement affectées. » (G. Denhière et J. François, 2013, p. 102). Quand les structures verbales deviennent plus simples et moins diversifiées, notre capacité à penser de manière hypothétique et nuancée est elle aussi réduite. La langue nous aide à organiser notre perception du temps et des événements : le passé simple nous permet de raconter une histoire de façon structurée, le conditionnel exprime l'incertitude ou la possibilité, et le subjonctif imparfait permet de marquer un souhait ou une hypothèse non réalisée dans le passé. En réduisant ces structures, on restreint notre faculté à élaborer des raisonnements plus sophistiqués.

Prenons l'exemple de la pensée hypothético-déductive, qui repose sur la capacité à formuler des hypothèses et à les tester à travers un raisonnement logique. Dans un contexte où la conjugaison est réduite à des formes simples comme le présent de l'indicatif ou le futur proche, cette démarche devient plus difficile. Comment peut-on imaginer une situation hypothétique dans le passé ("Si j'avais su...") si l'on n'a plus le moyen de le dire de manière aussi précise ? Comment envisager les différentes

ramifications d'un futur incertain si l'on n'a plus le futur antérieur ou des constructions conditionnelles pour exprimer ce qui aurait pu être ou ce qui serait devenu ?

Les conséquences de cette simplification sur la pensée sont profondes. Les études en linguistique cognitive (L. de Saussure, 2003) ont démontré que la maîtrise de temps complexes permet de mieux structurer le raisonnement et de concevoir des enchaînements plus riches entre des événements distants dans le temps. Sans ces outils verbaux, nous risquons de réduire notre capacité à concevoir des relations de cause à effet sur le long terme ou à envisager des scénarios alternatifs pour un même problème. La pensée devient plus figée, plus "présente", et moins ouverte à la projection dans le temps ou à la formulation d'hypothèses complexes.

Ainsi, l'évolution du français vers une langue plus immédiate et instantanée, davantage tournée vers le présent, semble limiter notre capacité à organiser une pensée plus nuancée et plus sophistiquée. Cette évolution linguistique reflète et renforce une société de plus en plus focalisée sur l'instantanéité, où les projections dans le futur ou les réflexions sur des événements passés ne sont plus aussi courantes. En d'autres termes, cette simplification pourrait être une conséquence directe de notre époque, où le temps court et la réactivité ont pris une place prépondérante dans nos vies. Mais cette rapidité n'est-elle pas au détriment de notre capacité à réfléchir en profondeur ? Si le langage devient plus simple, ne risque-t-il pas de réduire notre capacité à penser de manière complexe et à comprendre la richesse des temporalités humaines ?

2. La généralisation des simplifications linguistiques : un appauvrissement de l'expression

2.1. Tutoiement généralisé et disparition des majuscules/ponctuation

Dans une époque où la rapidité et l'efficacité de la communication sont devenues des priorités, la simplification des formes de politesse et de respect linguistique devient un phénomène de plus en plus courant. Le tutoiement généralisé, que ce soit dans la sphère professionnelle ou privée, est un exemple frappant de cette évolution. Si, historiquement, le vouvoiement marquait une distinction de statut, de respect ou de distance, son remplacement par le tutoiement dans des contextes où la hiérarchie et la formalité étaient auparavant de mise a pour conséquence de diminuer cette distinction. Ce changement ne se limite pas à une simple question de formulation, mais touche au cœur même des relations interpersonnelles.

La disparition du vouvoiement dans des contextes où il était traditionnellement pratiqué – comme dans le milieu professionnel, l'éducation, ou même les échanges formels – entraîne une perte de cette forme de reconnaissance mutuelle qui fondait une partie des rapports sociaux. Le tutoiement, désormais omniprésent, tend à abaisser les barrières entre les individus, supprimant ainsi des marqueurs de respect qui, autrefois, permettaient de maintenir une certaine distance et de valoriser la relation hiérarchique. La disparition des majuscules (comme dans les cas où l'on n'écrit plus "Monsieur" avec une majuscule) et une ponctuation moins stricte, notamment dans les échanges informels, amplifient cette tendance à simplifier l'expression. Ces pratiques rendent la communication plus fluide, certes, mais aussi plus « plate » en ce qu'elles effacent une partie des subtilités qui faisaient la richesse des relations humaines. Le respect, la distance, et les nuances dans les rapports sociaux sont ainsi progressivement gommés par ces simplifications, et cela peut avoir un impact profond sur la qualité des interactions humaines. C'est ce que disent P. Brown et A. Gilman (1989, p. 102) :

La disparition progressive des formes de politesse linguistique, telles que le vouvoiement, traduit une transformation profonde des rapports

sociaux. En effaçant les distances traditionnelles, le tutoiement généralisé participe à une homogénéisation des relations, réduisant les marqueurs de respect et les nuances sociales autrefois véhiculées par la langue.

Dans la sphère publique, cette simplification peut mener à une homogénéisation des échanges, où les distinctions sociales, de classe ou de statut, sont moins visibles, mais aussi moins reconnues. Le langage, dans ce cas, sert à minimiser les différences plutôt qu'à les mettre en lumière de manière respectueuse. Cette réduction des formes de politesse et de respect n'est-elle pas aussi un signe d'appauvrissement de l'expression, car elle limite la possibilité d'utiliser la langue comme un outil fin pour marquer des différences sociales et culturelles ? Ainsi, la simplification de la langue, notamment par le recours systématique au tutoiement et par la diminution des marqueurs de respect dans l'écriture, participe à une perte de la richesse de l'expression. Les mots, qui dans leur forme la plus soignée portaient des messages de respect et de distinction, deviennent des instruments de communication plus directs mais aussi moins nuancés. La question est alors de savoir si cette facilité linguistique ne contribue pas à une uniformisation des rapports sociaux, qui risque d'affaiblir les subtilités des interactions humaines et des rôles sociaux.

2.2. La disparition du mot « Mademoiselle », du mot « Monsieur »

La disparition de certains mots comme "Mademoiselle" ou l'usage déclinant de "Monsieur" est également révélatrice d'un mouvement de simplification qui soulève des questions importantes sur la manière dont nous concevons la société et les rôles sociaux. L'argument qui est souvent avancé en faveur de cette évolution linguistique est qu'elle vise à abolir des distinctions de genre et à égaliser les rapports sociaux entre hommes et femmes. "Mademoiselle", par exemple, est perçu par certains comme un terme désuet, voire condescendant, qui marque une différence inutile entre une jeune femme et une femme adulte. Le désir d'éradiquer ce mot s'inscrit

donc dans une volonté de lutter contre des stéréotypes de genre et d'offrir une vision plus égalitaire des relations entre hommes et femmes.

Cependant, cette suppression ne va pas sans poser des questions plus profondes sur l'impact de la langue sur la perception des rôles sociaux et de la place des individus dans la société. "Mademoiselle", en tant que mot, n'était pas seulement une forme de distinction de genre, mais aussi un outil esthétique qui marquait une différence d'âge et de statut social. En effaçant ce terme, on gomme une partie de la richesse du langage qui permettait de marquer ces distinctions sans jugement. Bien entendu, la volonté de simplifier ces termes peut être perçue comme une avancée vers une société moins figée dans des rôles préétablis. Pourtant, ce mouvement soulève la question de savoir si la langue ne perd pas, dans cette simplification, des éléments d'esthétique et de nuance qui aidaient à différencier, sans stigmatiser, les individus et leurs situations.

La disparition du mot "Monsieur" et de certaines autres formes de salutation renvoie aussi à une perte des codes sociaux et de la formalité qui, même si elles peuvent paraître contraignantes, servaient à créer un équilibre entre la distance et la proximité. Ces termes n'étaient pas seulement des marqueurs de politesse ; ils participaient à une architecture sociale où chaque individu était reconnu dans sa singularité, son statut et son âge. Aujourd'hui, avec la disparition de ces mots, nous risquons de perdre cette capacité à exprimer, par des moyens simples mais puissants, les différences de statut ou de situation personnelle. En somme, cette simplification de la langue n'est pas qu'une question de pratique linguistique ; elle interroge la manière dont nous percevons la société et ses rôles. La disparition de certains mots, loin d'être un progrès indiscutable, soulève des enjeux sur la manière dont nous souhaitons structurer nos relations sociales. Si la volonté d'égalité est louable, il convient de se demander si la simplification des

formes de langage n'enlève pas une part de la richesse qui permettait à la langue de refléter la diversité des individus et des rapports sociaux. En effaçant des mots comme "mademoiselle", ce n'est pas seulement une différence de genre qui disparaît, mais aussi un pan de la beauté et de la complexité du langage.

3. La langue et la pensée : un lien indissociable

3.1. La fonction des mots dans la construction de la pensée

Le lien entre la langue et la pensée est une question qui a traversé les siècles, fascinant aussi bien les philosophes que les linguistes. Pour des penseurs comme L. Wittgenstein (1986, p. 56), la langue est la limite de notre pensée : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde ». Cette idée radicale suggère que, pour appréhender le monde, nous avons besoin de mots pour formuler nos pensées. R. Meyran (<https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/expressions-francaises/le-reel-depend-il-de-notre-langage-20240514>) reprenant le relativisme culturel de Sapir-Whorf dira dans un entretien qu'il a accordé à Raphaël de Charrette que : « Chaque langue aide à définir une vision du monde spécifique ». En effet, le langage ne se contente pas de décrire le monde extérieur, il en façonne aussi les contours dans notre esprit. Chaque mot, chaque nuance, chaque forme verbale, nous permet de structurer et de comprendre nos expériences. Quand les mots se font rares, ou se simplifient au point de perdre leur richesse, la pensée elle-même en souffre. Imaginons, par exemple, un individu privé de l'usage des verbes conjugués au conditionnel ou au subjonctif, ou d'un vocabulaire nuancé pour exprimer des émotions. Comment pourrait-il conceptualiser l'incertitude, l'hypothèse, ou même la subtilité d'un ressenti sans les outils adéquats ? L'absence de mots pour exprimer la distinction entre "ce qui aurait pu être" et "ce qui a été" empêche une véritable réflexion sur les choix, les regrets, et les leçons du

passé. C'est à travers la richesse de la langue que nous pouvons articuler des raisonnements complexes et des émotions nuancées. Si cette richesse diminue, il devient plus difficile de penser et de raisonner de manière approfondie.

C'est là que la langue devient plus qu'un simple moyen de communication. Elle devient le cadre même de notre expérience mentale. Nous ne pensons pas uniquement à travers des images ou des intuitions : nous pensons aussi grâce aux mots. Chaque pensée, chaque réflexion, est intrinsèquement liée aux structures verbales et lexicales qui la soutiennent. Si la langue se simplifie, nous perdons une partie de nos capacités à élaborer des idées et à comprendre notre monde dans toute sa complexité. Ce n'est pas seulement une question de vocabulaire : c'est une question de structure de pensée. Sans les outils appropriés, nous nous retrouvons enfermés dans des raisonnements simples, dans des pensées réductrices, incapables de saisir la pluralité des significations ou d'exprimer des nuances.

3.2. Des études sur la violence liée à la pauvreté du langage

Une autre conséquence de l'appauvrissement du langage concerne ses effets sur les relations humaines et la société dans son ensemble. L'incapacité à mettre des mots sur ses émotions, ses ressentis ou ses désirs peut être une source importante de violence. En effet, des études comme celles de O. S. Roger (de) (2023, p. 112) ont montré que la violence, qu'elle soit verbale ou physique, est souvent le résultat direct d'une frustration liée à une incapacité à exprimer de manière adéquate ce que l'on ressent : « L'incapacité à verbaliser ses émotions et ses besoins engendre fréquemment des tensions internes qui, si elles ne trouvent pas d'issue, peuvent se transformer en violence. Cette violence, qu'elle soit verbale ou physique, naît souvent d'une frustration liée à une communication émotionnelle déficiente. »

Lorsque les individus ne disposent pas du vocabulaire nécessaire pour parler de leur souffrance, de leurs frustrations, ou de leurs espoirs, ces émotions inarticulées peuvent se transformer en actes violents. C'est un phénomène que l'on observe dans de nombreuses sociétés, où la difficulté d'accès à un langage nuancé ou réfléchi conduit à des réactions impulsives et brutales.

Dans une société où les mots perdent progressivement leur sens ou leur capacité à exprimer des nuances, l'individu se trouve de plus en plus isolé dans ses sentiments. Les émotions qui ne trouvent pas d'écho dans un langage partagé deviennent des forces aveugles, difficiles à maîtriser et à comprendre. Cela peut créer un cercle vicieux : plus la langue devient pauvre, plus il devient difficile de comprendre ses propres émotions, et plus ces émotions, privées d'expression, peuvent se manifester de manière destructrice. Ce phénomène est particulièrement visible dans des contextes de tensions sociales ou de pauvreté, où la langue n'est pas seulement appauvrie, mais également inaccessible, empêchant les individus de construire des ponts entre leurs expériences internes et l'extérieur. A. Camus (2015) dans une nouvelle intitulée « Les Muets », dépeint des ouvriers d'une tonnellerie confrontés à des conditions de travail difficiles et à un patron indifférent. Leur incapacité à exprimer leur détresse et leur révolte, due à un langage limité, les conduit à un mutisme symbolique, reflétant leur isolement émotionnel et social. Cette œuvre illustre comment la pauvreté linguistique empêche la communication des émotions et renforce l'aliénation des individus.

La violence, donc, ne découle pas uniquement d'un manque de maîtrise de soi ou d'une absence de respect : elle résulte aussi, et parfois surtout, d'un manque de moyens pour dire ce que l'on ressent. La capacité à nommer et à articuler une émotion ou une pensée est essentielle à la

régulation de cette émotion. Sans cette capacité, la frustration s'accumule, souvent sous forme de colère ou de mal-être, et finit par s'exprimer de manière violente. Ce phénomène touche non seulement les individus, mais aussi les sociétés dans leur ensemble, en ce que la pauvreté du langage rend difficile la communication pacifique et constructive, créant ainsi des tensions. En fin de compte, ce lien entre pauvreté linguistique et violence nous rappelle que le langage n'est pas qu'un instrument neutre de communication. Il façonne notre rapport à nous-mêmes, à nos émotions, et à notre environnement social. L'incapacité à exprimer des sentiments de manière précise et réfléchie ne se limite pas à une frustration individuelle, elle peut avoir des répercussions profondes sur le tissu social. La simplification du langage, en gommant les nuances, ne fait pas qu'appauvrir la pensée individuelle ; elle rend aussi plus difficile la régulation pacifique de la société, augmentant ainsi les risques de conflit et de violence.

Ainsi, la question de l'évolution du langage est bien plus qu'une question linguistique : elle touche à la structure même de notre pensée et de notre vie en société. La langue et la pensée sont intimement liées, et si la langue perd sa capacité à exprimer la complexité du monde intérieur, la pensée se trouve, elle aussi, entravée, empêchée de s'épanouir dans toute sa richesse.

4. L'histoire des dictatures : contrôler la langue pour contrôler la pensée

4.1. L'exemple de la fiction : 1984 et Fahrenheit 451

L'un des exemples les plus poignants et pertinents de la relation entre la langue et le contrôle de la pensée se trouve dans les œuvres de fiction qui explorent les régimes totalitaires et la manipulation linguistique. *1984* de George Orwell et *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury offrent des

visions dystopiques où les régimes politiques cherchent à asphyxier la pensée en réécrivant ou appauvrissant le langage.

Dans *1984*, Orwell imagine une langue officielle, le "novlangue", conçue pour restreindre la pensée. Pour P. Hartmann (2008, p. 42), le roman orwellien « dénonce l'appauvrissement que la pensée totalitaire inflige à la langue ». Chaque mot, chaque tournure de phrase est conçue pour empêcher toute idée qui pourrait menacer le pouvoir de l'État. La novlangue ne vise pas seulement à supprimer des mots, mais à réduire l'éventail des pensées possibles. Une langue qui ne permet plus de penser la rébellion ou la subversion empêche de concevoir même l'idée d'une alternative au régime totalitaire. C'est une façon de limiter l'imagination et la critique, car, comme il le rappelle dans cet ouvrage : « La liberté, c'est l'esclavage », et, pour que ce paradoxe soit crédible, il faut que la langue elle-même en vienne à nier l'idée même de liberté. La simplification de la langue, dans cette perspective, n'est donc pas simplement un processus linguistique : c'est un processus de pensée qui vise à éradiquer toute possibilité de réflexion critique.

Dans *Fahrenheit 451*, Bradbury (2023) décrit un futur dans lequel les livres sont brûlés et où l'on élimine toute forme de savoir ou de culture qui pourrait susciter une réflexion. La suppression des livres, ou de la "culture verbale", empêche les individus d'explorer des idées complexes et nuancées. Ces œuvres, loin d'être de simples mises en garde contre des régimes autoritaires, posent des questions fondamentales sur la relation entre la langue, la pensée et la liberté. Ces sociétés, obsédées par le contrôle de la parole, illustrent l'idée véhiculée par H. Arendt (2013, p. 185) : « Penser, c'est parler avec soi-même. C'est la voix silencieuse du moi qui interroge et répond. ». La pensée critique naît donc du dialogue avec soi-même et avec les autres, et le langage est ce qui permet ce dialogue.

Lorsque la langue devient un outil de contrôle, la pensée se trouve asphyxiée, incapable de se déployer dans toute sa complexité. Les régimes totalitaires comprennent bien que contrôler la langue, c'est contrôler l'imaginaire des individus.

Ces fictions offrent des métaphores puissantes pour réfléchir à la manière dont la simplification ou la manipulation du langage peut étouffer la pensée humaine. Au-delà de la fiction, ces romans servent d'avertissement sur les dangers qui guettent les sociétés où la liberté d'expression et la diversité des idées sont compromises. Si les régimes dictatoriaux de ces récits utilisaient des stratégies aussi extrêmes pour détruire la langue, nous devons nous interroger sur les effets d'une simplification continue de notre propre langage, dans un monde où les subtilités et les formes complexes sont souvent perçues comme un fardeau inutile.

4.2. La manipulation de la langue comme outil de domination

La question qui se pose alors, et qui fait écho aux dystopies de Orwell et Bradbury, est de savoir si la tendance actuelle à simplifier la langue n'est pas, d'une manière insidieuse, une forme de manipulation qui agit sur la pensée et la liberté individuelle. À une époque où des voix se font entendre pour réduire la complexité de la langue – que ce soit en supprimant certaines règles grammaticales, en "simplifiant" l'orthographe, ou en homogénéisant les usages sociaux du langage – nous devons nous interroger sur les conséquences à long terme de ces évolutions. J-P. Faye (2003, p. 4) a bien compris la menace en mettant l'accent sur cette contradiction des temps modernes : « Le paradoxe de l'histoire, c'est qu'elle est ce lieu où le récit agit sur l'action et vient en changer la face. »

Dans un contexte démocratique, la simplification de la langue peut sembler être un progrès en termes d'accessibilité et d'efficacité. Cependant, si nous examinons cette évolution sous l'angle philosophique, il devient évident que cette réduction de la langue ne va pas sans risques. La langue, dans sa forme la plus riche et complexe, est ce qui permet de saisir la pluralité de nos expériences, de réfléchir sur le monde, d'exprimer des idées nuancées et d'entretenir un dialogue critique avec soi-même et avec les autres. En la simplifiant, on ne rend pas simplement l'échange plus rapide ou plus accessible : on prive les individus de la possibilité de penser de manière pleinement autonome et critique. C'est ainsi que les termes sont uniformisés, redéfinis, réinventés, ou vidés de leur sens originel pour servir des agendas spécifiques. C'est une forme de censure douce, où la liberté de penser n'est pas immédiatement supprimée, mais rendue de plus en plus difficile. Si nous suivons l'idée développée par des penseurs comme M. Foucault (2008), qui évoque le lien entre pouvoir et langage, nous voyons que la simplification linguistique peut devenir un moyen de manipulation subtile. En réduisant le vocabulaire et les structures syntaxiques, on efface les marges de manœuvre de la pensée. La pensée critique, cette capacité de douter, de questionner, de remettre en cause le *statu quo*, repose sur une langue suffisamment riche pour exprimer la complexité du monde et de nos vies. En supprimant les outils linguistiques qui permettent cette richesse, nous briderions alors la possibilité même de penser différemment.

Ainsi, la tendance actuelle à simplifier la langue pourrait bien être perçue comme une forme d'auto-domination. Là où les régimes totalitaires utilisaient la manipulation de la langue comme un moyen d'imposer une pensée unique et de supprimer la dissidence, la tendance moderne à réduire la complexité du langage, bien qu'involontaire, pourrait finir par avoir des conséquences similaires, même dans des sociétés démocratiques. En effet, plus la langue se simplifie, plus il devient difficile de penser en dehors des

cadres préétablis. La liberté individuelle, et notamment la liberté de penser, pourrait ainsi être progressivement compromise par la réduction des moyens de l'expression. Les conséquences de cette réduction de la langue, en termes de pensée critique, sont donc à prendre très au sérieux. La simplification de la langue n'est pas seulement une question de mode ou de modernité, mais une question profondément politique et philosophique. C'est une question de savoir si nous voulons, ou non, préserver la possibilité de penser dans toute sa complexité, de réfléchir sur le monde et d'exprimer nos idées avec toute la nuance que la langue permet. La simplification n'est pas sans prix : elle peut, lentement mais sûrement, rendre la pensée plus pauvre, plus uniforme, et plus docile.

5. Enseigner la complexité du langage : un acte de résistance et de liberté

5.1. Un appel aux parents et enseignants

Dans un monde où la simplification du langage semble être un mouvement inexorable, la préservation et l'enrichissement du langage doivent être la réponse efficace pour favoriser l'épanouissement de la pensée critique et contrer les tentatives de manipulation. Il devient impératif d'insister sur l'importance de l'enseignement de la langue dans sa forme la plus complète et la plus nuancée. Cette complexité, bien que souvent perçue comme un obstacle ou une contrainte, est en réalité un garde-fou contre la réduction de la pensée et contre l'uniformité intellectuelle. L'acte d'apprendre une langue complexe est avant tout un acte de résistance. Résister à l'idée que moins de mots, moins de verbes conjugués, moins de nuances, signifie un progrès. C'est au contraire un défi qui nous invite à explorer toute la richesse du langage, à saisir ses subtilités et à y trouver les moyens d'exprimer des pensées plus profondes et plus diversifiées. Les parents et les enseignants jouent un rôle fondamental dans cette

transmission. Dans un environnement où la tendance est à la standardisation des formes d'expression et à l'abrutissement des moyens linguistiques, il est plus crucial que jamais de préserver un enseignement qui valorise la richesse de la langue. Enseigner la conjugaison dans toute sa complexité, les subtilités des temps verbaux, les différences de registres et de styles, c'est offrir aux élèves un horizon de pensée plus large. C'est leur permettre de développer une réflexion plus critique, plus autonome, moins prisonnière des formulations simples et réductrices.

Au-delà de la langue, cet apprentissage est aussi un moyen d'encourager une forme de liberté intellectuelle. La complexité linguistique nous oblige à penser plus profondément, à nous interroger sur les nuances des situations, à comprendre que les réalités ne sont jamais monolithiques, mais toujours multiformes et changeantes. La langue devient alors un outil de pensée en perpétuelle évolution, une invitation à penser autrement, à remettre en question les évidences, à explorer des chemins intellectuels inattendus. Enseigner la langue de cette manière, c'est offrir aux générations futures une capacité à penser librement, loin des simplifications forcées qui uniformisent et apaisent la réflexion.

5.2. La beauté de la langue et de la pensée complexe

La beauté de la langue, de la pensée et de la culture n'est pas, et ne peut être, dissociée de l'exigence. Simplifier le langage, c'est souvent dégrader non seulement la forme, mais aussi la pensée qu'il est censé véhiculer. H.-G. Gadamer (1996, p. 374) dira que : « L'ambiguïté du langage poétique répond à l'ambiguïté de la vie humaine dans son ensemble, et c'est là sa valeur unique. Toute interprétation du langage poétique n'interprète que ce que la poésie a déjà interprété. ». La véritable beauté dans l'expression vient de la capacité à saisir les tensions, les ambiguïtés et les nuances que la langue nous permet d'énoncer. La beauté,

qu'elle soit verbale ou intellectuelle, naît dans les contradictions et les complexités que nous savons appréhender. Une langue trop simplifiée est une langue qui se prive de ces possibles, une langue qui, au lieu d'être un miroir de la pensée humaine dans sa diversité, devient une version appauvrie de celle-ci. Il est vrai que l'effort pour comprendre et utiliser une langue complexe demande un investissement. Mais cet investissement est la condition même de la liberté intellectuelle. La langue, dans ses formes les plus élaborées, nous pousse à penser autrement. Elle exige une certaine discipline et rigueur, mais c'est précisément cette exigence qui rend possible la véritable liberté de pensée. Sans cela, nous serions réduits à une pensée de surface, une pensée qui ne se questionne jamais sur elle-même, une pensée qui n'est pas capable de se déployer en profondeur. Si le langage ne nous offre plus les ressources pour comprendre la nuance, la contradiction, la potentialité, alors il devient un instrument de conformisme.

Simplifier, c'est non seulement réduire la langue à un mécanisme plus facile à utiliser, mais aussi effacer sa capacité à rendre compte de la complexité du monde et de l'expérience humaine. C'est effacer la pluralité des sens, les jeux de mots, les ambiguïtés qui sont les signes d'une pensée vivante, dynamique et profondément humaine. Paul Ricœur (1975) écrivait que la langue n'est jamais un simple moyen de communication, mais un espace où la pensée prend forme, se déploie, et trouve sa vérité. En réduisant la langue à des formes plus simples, nous réduisons la pensée à ce qui est évident, immédiat, et souvent superficiel. De cette manière, la simplification du langage constitue une forme de renoncement : renoncement à la beauté de la réflexion, à l'intensité de la pensée. La richesse linguistique, loin d'être un fardeau, est au contraire la condition même de la liberté intellectuelle. La langue permet de formuler des idées complexes, de vivre une pensée dynamique qui, par sa capacité à évoluer, à

se remettre en question, à se confronter à d'autres pensées, constitue une forme de résistance à la pensée unique.

Enseigner la complexité de la langue est un acte de résistance face à une époque qui tend à privilégier la simplicité et l'immédiateté. La langue, loin d'être un simple outil utilitaire, est la clé d'une pensée libre et profonde. C'est en cultivant la richesse linguistique que nous préservons la liberté de penser, en élargissant notre champ d'expression et en approfondissant notre compréhension du monde. La beauté du langage et de la pensée ne réside pas dans la facilité, mais dans la capacité à saisir la multiplicité des significations et à oser penser contre les évidences. La complexité, loin d'être une contrainte, est un terrain d'émancipation.

Conclusion

À travers les transformations linguistiques qui se produisent au fil du temps, qu'il s'agisse de la disparition des temps verbaux complexes, de la simplification des formes de politesse ou de la réduction de la richesse du vocabulaire, nous assistons à un processus qui semble, à première vue, rendre la langue plus accessible, plus immédiate, et peut-être plus pratique. Mais à y regarder de plus près, cette évolution soulève la question de la place de la pensée dans un monde où les moyens de l'exprimer se font de plus en plus pauvres. La diversité et la complexité du langage étant des moyens qui permettent à notre pensée de s'épanouir, d'embrasser la multiplicité des significations, et de nourrir notre liberté intellectuelle, la simplification excessive de la langue n'est rien d'autre, en fin de compte, qu'une forme de renoncement à la possibilité de penser de manière nuancée et créative. Il est nécessaire de préserver la langue dans sa richesse et sa complexité tout en répondant aux exigences d'un monde en constante évolution. Dans cette perspective, la langue ne peut être réduite à un simple outil de communication ou de transaction. Elle est avant tout un vecteur de

pensée, un moyen par lequel nous structurons, organisons et exprimons notre vision du monde. En éliminant les subtilités grammaticales et lexicales, en minimisant les structures qui permettent d'ouvrir à la réflexion et à la nuance, nous risquons de brider notre capacité à élaborer des raisonnements complexes et à construire des idées qui vont au-delà des évidences. La langue, dans sa forme la plus riche et la plus complète, devient alors le miroir d'une pensée ouverte, critique, capable de se projeter dans le futur et d'envisager des possibles multiples. En lui ôtant cette richesse, c'est une part de notre humanité que l'on ampute.

Alors, peut-être que le cri de ralliement pour aujourd'hui devrait être celui d'une éducation à la langue plus exigeante, plus réfléchie, plus ambitieuse. Car si la simplification des formes linguistiques répond à des impératifs de rapidité et d'efficacité, elle vient également avec un coût intellectuel. Ce coût, souvent invisible, se manifeste par une perte progressive de notre capacité à penser de manière véritablement autonome et critique. Il est peut-être plus facile, dans une société qui valorise la rapidité et la simplification, de se contenter de phrases courtes, de formules instantanées, mais cela ne doit pas être au détriment de la pensée en profondeur. C'est ici que réside le véritable enjeu : la liberté de pensée est intimement liée à la richesse de la langue. Quand la langue perd sa diversité, ses subtilités et ses nuances, elle réduit les capacités de l'individu à penser de manière critique et indépendante. Une langue appauvrie génère une pensée appauvrie. Une pensée appauvrie engendre une société où les individus, privés des outils nécessaires pour penser par eux-mêmes, risquent de se soumettre plus facilement aux idées dominantes, aux schémas préétablis, sans même en avoir conscience.

Une éducation qui valorise la complexité de la langue, qui encourage les jeunes à explorer les subtilités des conjugaisons, à s'approprier la

richesse du vocabulaire et à s'exercer à la pensée hypothético-déductive, devient ainsi un acte de résistance. Résistance contre l'uniformité intellectuelle, contre la pensée unique, contre la simplification qui brime la liberté de penser. Il est peut-être trop tard pour arrêter l'évolution de la langue telle que nous la connaissons. Mais il n'est pas trop tard pour refuser de céder à la tentation de la simplification systématique. Ce n'est pas seulement une question de maintenir une langue correcte, mais de maintenir un rapport vivant, dynamique et exigeant à la langue. En enseignant la langue sous ses formes les plus complètes, les plus riches, les plus complexes, nous enseignons la liberté. Cette liberté ne se limite pas à la capacité d'exprimer ce que nous ressentons ou pensons à un instant donné, mais elle s'étend à notre capacité à rêver, à imaginer, à prévoir l'avenir, à concevoir d'autres réalités, à lutter contre les injustices et à remettre en question les dogmes. En définitive, préserver la langue dans sa richesse, c'est préserver la pensée. Préserver la pensée, c'est garantir la liberté. C'est pourquoi nous devons revendiquer cette éducation à la langue, exigeante et profonde, comme un acte de résistance intellectuelle. En cela, la langue et la pensée se nourrissent mutuellement, et dans cette relation indissociable réside la liberté de l'individu et la capacité d'une société à se renouveler et à se réinventer sans cesse.

Références bibliographiques

- ARENDRT Hannah, 2013, *La vie de l'esprit. La pensée. Le vouloir*, t.1, PUF, Paris, 576 p.
- BOURIN Martine, 2018, *L'évolution des temps verbaux en français contemporain : enjeux et perspectives*, Éditions Ophrys, Paris, 215 p.
- BRADBURY Ray, 2023, *Fahrenheit 451*, DENOEL, Paris, 224 p.
- BROWN Penelope et GILMAN Albert, 1989, « Politeness and Language » In: *Language and Social*, University Press, Oxford, pp. 56-282.

- CAMUS Albert, 2015, « Les Muets » in *L'Exil et le Royaume*. Gallimard, Paris, 185 p.
- DENHIÈRE Guy et FRANÇOIS Jacques, 2013, *Sémantique linguistique et psychologie cognitive. Aspects théoriques et expérimentaux*, PU-Collection, Grenoble, 301 p.
- FAYE Jean-Pierre, 2003, *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformations du récit*. Les éditions Hermann, 176 pages, <https://doi.org/10.3917/herm.faye.2003.01>.
- FEDI Laurent, 2013, « Manières de parler, manières de penser. Éléments pour une critique du langage » in *Cahiers philosophique 2013/3, n° 134*, pp. 80-105.
- FOUCAULT Michel, 2008, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 294 p.
- GADAMER Hans-Georg, 1996, *Vérité et Méthode*, Éditions du Seuil, Paris, 533 p.
- HARTMANN Pierre, 2008, « Victor Klemperer/Georges Orwell : l'invention des langues totalitaires », *Raison présente*, Année 2008 167 pp. 33-50.
- MEYRAN, Régis, 2024, *Le réel dépend-il de notre langage ?* Paris, Le Figaro, <https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/expressions-francaises/le-reel-depend-il-de-notre-langage-20240514>.
- ORWELL George, 2015, *1984*, Folio, Paris, 438 p.
- RICOEUR Paul, 1975, *La Métaphore vive*, Éditions du Seuil, Paris, 432 p.
- ROGER (de) Olinka Solene, 2023, *Émotion et violence verbale : analyse verbale et perspective multimodale sur le ressenti émotionnel face à de la violence verbale*, Bibliothèque universitaire, Lorraine, 509 p.
- SAUSSURE (de) Louis, 2003, *Temps et pertinence. Éléments de pragmatique cognitive du temps*, DE BOECK SUP, Bruxelles, 321 p.
- SILVA Manuel José, 2005, « Tendances à la simplification du système linguistique français et l'emploi de on dans le langage d'aujourd'hui », in *Revisita Diacritica*, vol. 19, num. 1, 2005, pp. 229-237.

THIBAUT Pierrette, 1991, « La langue en mouvement : simplification, régularisation, restructuration », in *LINX*, année 1991, 25, pp. 79-92.

THOMPSON John B., 1987, « Langage et idéologie », in *Langage & société*, Année 1987, 39 pp. 7-30.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1986, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris, 378 p. ■■■■